



montagne pour acheter de la nourriture et nous attendre à notre point d'arrivée dans la vallée suivante. Ce rituel se répétait pendant dix jours. Nous campions dans la nature près des cours d'eau, où nous ne rencontrions généralement personne. Il n'y avait jamais de douches chaudes ni de piscines pendant nos vacances d'été. C'était une vie simple et spartiate, où l'on appréciait ce que la nature avait à offrir. Il n'y avait ni tables ni chaises, et nous dinions assis par terre. Chacun avait en charge une tâche quotidienne, la mienne étant la vaisselle. Nous faisons chauffer l'eau sur le feu de camp pendant le repas et, chaque soir, nous chantions en récurant les casseroles. La pile de vaisselle semblait interminable, mais c'était agréable de chanter et de parler des aventures de la journée. Les autres faisaient provision de bois, montaient les tentes et allaient chercher de l'eau.

Au lever du soleil, tout le monde s'affairait pour emballer les affaires. Les lourdes tentes étaient démontées, les mâts et les sacs de couchage roulés et tous les vêtements entassés à l'arrière du break. Le porridge mijotait sur les flammes du feu

de camp, pendant que certains préparaient les sandwiches. Avant de partir, nous inspectons le terrain où nous avons campé pour vérifier que nous ne laissons aucune trace de notre passage.

Chaque soir, un des pères établissait l'itinéraire du lendemain. Nous ne suivions pas souvent les sentiers balisés, préférant créer notre propre chemin. Nous appelions ça la « déambulation », une philosophie de l'alpinisme en vogue dans les années 1970 et 1980. C'était donc toujours une aventure, parce qu'on ne savait jamais exactement où on allait ni combien de temps durerait la journée. Pendant ces merveilleux voyages, nous vivions dans une bulle, coupés de la société, constamment en mouvement et nomadisant d'une vallée à l'autre. Comme nous ne suivions pas les sentiers balisés, nous devions parfois nous attacher avec une corde pour traverser des champs de neige en toute sécurité car les pentes pouvaient abriter de profondes crevasses. J'ai toujours eu peur du vide et, dans ces portions difficiles, c'était ma jeune sœur qui me guidait pas à pas à flanc d'à-pics, en me parlant calmement pour me rassurer.

Une nuit, alors que nous étions assis autour d'un feu de camp, ma mère nous raconta une histoire sur sa propre mère qui, équipée de cordes et de crampons, avait gravi le Cervin, en Suisse, en 1930. Avec un groupe de camarades étudiants, ma grand-mère avait passé deux semaines avec un guide de montagne à escalader des sommets dans les Alpes. J'étais fasciné par ces histoires. J'espérais pouvoir moi aussi m'embarquer un jour dans une telle aventure.

Approvisionnement à Tehachapi

Mile 565 (kilomètre 909)

Cinq semaines et demie de marche sur le sentier avaient mis mon corps à rude épreuve. Mes épaules étaient douloureuses, mes pieds meurtris. J'étais fatigué et sentais qu'il était temps de faire un break. À Tehachapi, je réservai une grande chambre dans l'hôtel le plus proche. Deux heures après, sept autres randonneurs m'avaient rejoint et étaient allongés par terre. Je plongeai dans la baignoire tout habillé et m'aspergeai de shampoing. Alors que l'eau virait au brun, mes vêtements commençaient peu à peu à redevenir propres. Après m'être soigneusement rincé, j'essorai le tout et suspendis ma chemise, mes chaussettes et mon pantalon dégoulinants au balcon. Face au miroir, je fus choqué de voir à quel point j'avais maigri.

À la réception de l'hôtel, je trouvai à louer une bicyclette rose avec laquelle je filai, heureux, jusqu'au centre commercial le plus proche. Muni de ma liste de provisions du mois à venir, je me lançai à l'assaut des interminables rayons et, en moins d'une heure, me retrouvai à pousser deux

Caddies pleins vers le bureau de poste. Là, j'achetai cinq cartons et y répartis mes provisions. Je glissai les aliments dans des sacs hermétiques et jetai les emballages encombrants inutiles. Chaque colis contenait des barres chocolatées, des fruits secs, des wraps et des nouilles, ainsi que du papier toilette, des vitamines et de l'huile de poisson. Pour égayer le quotidien, j'ajoutai des objets surprise dans chaque colis : un Frisbee, des marshmallows et une corde à sauter. J'adressai les colis à mon intention et les expédiai à différents endroits le long du sentier. Je devais offrir un drôle de spectacle, assis par terre dans le bureau de poste et m'excusant pour le bazar que j'avais généré.

Soulagé de m'être débarrassé de cette corvée, je repris ma bicyclette et rentrai à l'hôtel pour me reposer. Mais avant d'y arriver, je fus arrêté par une amie qui insista pour que je vienne prendre un verre. Comment résister ? Toute la communauté de randonneurs s'était donné rendez-vous à la brasserie du coin. Les verres s'aligeaient déjà sur le comptoir et l'ambiance était survoltée. Ravi, je constatai que Pogue était là aussi. Il glissa une pièce dans le juke-box et se mit à danser, nous encourageant à le rejoindre. En un rien de temps, nous avons transformé la minuscule brasserie endormie en un lieu de fête. Alors que la liqueur coulait à flots, de nouveaux couples commençaient à se former au bar et l'un des garçons partit même avec la serveuse. La soirée se poursuivait, mais le comptoir commençait à tanguer devant moi. Il était temps que je parte. Heureusement, je pensai à prendre ma bicyclette rose et regagnai prudemment l'hôtel.

Au matin, j'avais une effroyable migraine et décidai de rester à Tehachapi un jour de plus. Après tout, j'avais entendu dire qu'il y avait encore beaucoup de neige dans la Sierra, il était donc inutile de se précipiter. Le bonnet sur les yeux, je me rendormis. Dans l'après-midi, j'errai sans but dans la ville, où je tombai sur une boutique d'art et d'artisanat. J'entrai pour voir l'exposition d'artistes